

# Nouvelle à suivre

2020 - 2021

## « *Histoire imminente* »

Une semaine. Plus ? Moins ? Peut-être.

Cela faisait une semaine qu'il devait endurer ça, ce mal, le rongeur de l'intérieur, ce flou rendant la vie plus claire qu'elle ne devrait l'être, d'une luminosité saturée.

Les distorsions lui étant devenues communes, la fatigue cérébrale aussi, autant de choses qui n'auraient pas du être. Le commun changeait, remplacé par l'inimaginable.

Tout se fondait dans une mélasse qui lui emplissait le cerveau. Son esprit décousu, fragmenté, morcelé puis recomposé sans aucune logique, tel un puzzle mal fait, et ce plusieurs fois par jour.

Le ciel devenant terre, la brume emplissant le tout. Des vagues psychiques lui amenant des éclairs de lucidité, lui faisant comprendre la gravité de sa situation catastrophique.

Il se noyait à deux pas de la rive, gelait à trois pas du feu. La porte, parfois ouverte était refermée avant qu'il ne puisse s'y engager, la main retirée avant qu'il ne puisse l'attraper.

Eh oui, le monde des vivants continuait sa course alors que lui s'était arrêté, usé avant l'heure.

Il se sentait rongé par le mal, ce mal, venant à la fois des autres et de lui.

Ce mal intérieur et extérieur.

Il ne pouvait leur en vouloir, aux autres, au monde.

Il fallait avancer, ceux qui s'arrêtaient étaient abandonnés, même au cœur de la civilité. On le maintenait sous l'eau pour mieux pouvoir s'élever.

Certes il aurait dû protester, s'organiser, se révolter, peu importe ce que l'on penserait.

Il devrait se manifester, courroucé, indigné de sa place dans la société, tout en bas, à devoir tout supporter.

Mais en avait-il le courage ? En avait-il la force ? Se mettre en colère demande plus d'énergie que de pleurer, voilà pourquoi on pleure souvent en dernier.

Lui, il n'était ni triste ni mécontent. Il n'était rien, c'était déjà ça !

Le jour se couchait, fin de la soirée, il était temps d'évoquer la question éternellement posée : Y aurait-il un matin ?

Face à la déchéance, l'oppression, n'y a-t-il pas que deux solutions ? La troisième devenant vite invivable.

Se relever, se laisser couler, vous pouvez imaginer la dernière.

Tout abandonner en conservant sa dernière fierté, se donnant l'impression de ne pas avoir rien fait.

Ah oui, la dernière, si souvent envisagée...

Pendant qu'il pensait à tout ça il sombra dans le néant, bref repos tourmenté avant que le sol ne cède sous nos pieds.

## INCIPIT

Le garçon ouvrit difficilement les yeux, les paupières encore collées par les débris de ce qui ressemblait à un rêve. Si un spectateur s'était penché au-dessus de lui, il aurait peut-être pu apercevoir la forme élancée d'un arbre encore imprimée sur ses rétines.

Mais il n'y avait personne, et, autour de lui, tout était noir. Le garçon essaya de bouger une main. Mais il ne se passa rien. Ses doigts, inertes sur les draps blancs. « Des doigts », pensa-t-il. « Mes doigts ».

Le garçon se sentait nauséeux. Il avait du mal à respirer, comme écrasé par un poids énorme. Comme si quelque chose se tenait là, immobile, sur sa poitrine.

Le garçon tenta de faire pivoter sa tête. Impossible. Difficilement, il ferma les yeux, les rouvrit et le monde lui apparut avec plus de netteté. Il était couché sur un lit. Le rectangle d'une fenêtre laissait couler la lumière orangée d'un réverbère. Sur les murs, des étagères. Des livres. Dans la pièce, un bureau. Une chaise. Des vêtements jetés sur le dossier. « Une chambre. Ma chambre ? » pensa-t-il.

Il écouta les bruits. Les bruits de la maison. Tout était calme. Aucun bruit. Alors il tenta de percevoir des bruits au-delà de la fenêtre. Mais aucun son ne filtrait. La nuit était parfaitement calme. Mis à part. Mis à part ce gémissement. Le gémissement de cette branche qui se découpait en ombre chinoise sur la toile de la fenêtre. « Un arbre » pensa-t-il. Il fronça les sourcils. Oui, il se souvenait maintenant du rêve. De rien d'autre. Juste du rêve.

Dans ce rêve, un garçon escaladait un arbre immense, sans fin. Les branches étaient épaisses, noueuses, les feuilles larges comme des voiles. Il grimpait, lourd de fatigue, plein d'excitation. Car tout en haut de l'arbre, il le savait, il y avait ce qu'il cherchait depuis toujours.

Et cette chose, c'était... Il entendit alors du bruit dans la maison. Il tenta de tourner la tête, en vain. Les os de sa nuque, des mécanismes grippés. La porte de la chambre s'ouvrit. Plusieurs personnes glissèrent dans l'obscurité. Le garçon parvenait à distinguer leurs silhouettes autour du lit. Il voulut parler, dire quelque chose, pour être certain que ce n'était pas encore un rêve. Mais ses lèvres refusèrent de bouger. Les silhouettes ne disaient rien. Elles restaient là, silencieuses, immobiles, tout autour du lit, tout autour de lui. Comme si elles attendaient quelque chose de sa part. Une parole. Un signe.

Malgré tous ses efforts, il était incapable du moindre mouvement.

Une des silhouettes fit un pas et se pencha au-dessus de lui. Il ne distingua qu'un masque blanc et une paire de lunettes de protection. Impossible de voir le visage. Une paire de doigts claqua devant ses yeux, comme pour tester ses réflexes. Mais il ne put rien faire. Pas même cligner des yeux. La personne disparut de son champ de vision.

L'arbre se balançait toujours de l'autre côté de la fenêtre. Il sentit que des mains glissaient sur son corps. On le soulevait. Et ceux ou celles qui le soulevaient étaient tous masqués et revêtus de combinaison blanche. Ils étaient six autour de lui. Son corps reposait entre leurs mains.

Silencieusement, ils l'emportèrent vers l'escalier qui descendait au rez-de-chaussée. Il n'essaya pas de résister. D'ailleurs, même s'il l'avait voulu, il n'aurait pas pu bouger. Mais pourquoi aurait-il essayé de leur échapper ?

Une porte s'ouvrit et il sentit la fraîcheur de la nuit envelopper son corps et il perçut le chant des minuscules insectes nocturnes qui bruissaient dans les jardins des maisons de la rue et il laissa couler sur lui les millions d'étoiles qui ensemençaient le ciel au-dessus.

S'il en avait eu la force, il aurait laissé échapper de sa bouche un soupir de surprise et de ravissement mais son visage resta lisse et figé.

Les six personnes en combinaison blanche le transportèrent jusqu'à un van sombre. Ils le déposèrent délicatement sur une large banquette. La portière se referma avec un claquement sec.

Il eut un dernier regard pour l'arbre qui se balançait sur le trottoir puis le véhicule démarra.

Il se réveilla dans un lit blanc. Des draps blancs, une pièce blanche, tout était blanc. Tout était blanc, lumineux et d'une propreté imperfectible.

Le garçon essaya de bouger, n'y arriva pas. Cette fois il était attaché par des sangles. Elles étaient suffisamment lâches pour qu'il puisse remuer mais suffisamment serrées pour l'empêcher de faire des gestes.

Mais pourquoi ? Pourquoi était-il prisonnier ? Prisonnier de qui ? La porte de la chambre devait être fermée à clef. Voulait-on l'empêcher d'aller quelque part ? De faire quelque chose ? Et si on voulait l'empêcher d'aller au sommet de son arbre ? pensa-t-il.

La porte s'ouvrit et des silhouettes en blouses blanches, masque blancs et lunettes de protection entrèrent dans la pièce.

Ils l'entourèrent et lui demandèrent si cela allait.

Il ne put répondre rien d'autre qu'un gargouillement ; il avait la gorge trop sèche pour parler.

Il vit ensuite entrer des machines étranges dans la chambre, toutes blanches, aux formes plus ou moins harmonieuses.

Alors le garçon, pris d'un élan de peur, en voyant ces troublantes machines, fut persuadé que rien de bon ne lui arriverait dans cet endroit. Ignorant ses entraves, il se mit à grimper sur l'arbre en accrochant des branches désormais présentes au dessus du lit. Grimper, grimper, jusqu'à la cime. Alors qu'il n'y avait plus d'arbre, il continuait à s'élever, et cela de plus en plus haut.

Il entendit vaguement la voix d'une des blouses blanches criant : « on le perd, on le perd ! », mais il n'y fit pas attention.

Et dans la plus grande lumière, la libération s'opéra, les chaînes cassèrent et le barrage de la réalité céda.

Le garçon fut de retour dans son lit blanc, dans la pièce blanche, mais délaissant ses entraves, se dressa et regarda les blouses blanches d'un regard impérieux, descendit du lit d'un pas victorieux et sortit de la pièce aurolé de gloire.

Dehors, le ciel bleu, les bâtiments gris, le bitume noir. La ville était cependant chargée de lumières, de sons et d'odeurs extraordinaires. Noyée dans le réconfort et la splendeur.

Alors que tout semble perdu, que tout semble oublié,  
A l'heure où l'on se laisse couler,  
Cet instant décisif où le temps se suspend,  
Quand le monde retient son souffle en l'attente du jugement,  
N'est-il pas temps de prendre une décision ?  
Sa décision, la décision ?

« Aller dans un sens ou aller dans l'autre c'est mieux que de s'arrêter.  
Trop réfléchir n'amène jamais rien de bon.  
Mordre la poussière n'est pas la solution.  
Aujourd'hui, un jour commun,  
A moi de le rendre anormal,  
Après avoir tant appris, je n'ai toujours rien compris.  
Après avoir tant observé je n'ai finalement rien appris.  
Laissons de côté les vieux livres poussiéreux,  
Ils empêchent de vivre heureux.  
Il est temps de sortir de sa pensée,  
Il est temps de chasser la poussière accumulée,  
Au cours de ces longues heures désintéressées.  
Je me lève, brise ma cangue de pierre.  
Les toiles d'araignée, les chaînes se brisent dans la lumière.  
Je peux enfin sourire à mes frères,  
L'humanité toute entière.  
Et alors, le plus grand des savoirs, l'intense sensation,  
L'essence même de notre existence,  
La vie ! »